

**Françoise Péron : Hommage à Emmanuel Fournier**  
**Présenté à l'Espace des Blancs-Manteaux, le dimanche 16 octobre 2022**

*(Ce texte a été lu à l'occasion de l'hommage rendu à Emmanuel Fournier par ses éditeurs, le dimanche 16 octobre 2022. Il pourrait s'intituler « L'invention d'un nouveau mode de penser et de dire ».)*

D'entrée de jeu, pour donner le ton, je ferai une citation issue de son livre *Philosophie infinitive* daté de 2012. « La langue n'est pas tout, mais si ça cloche avec la langue, comment cela pourrait-il aller ailleurs ? ». Et nous de nous interroger : si la langue n'est pas tout, au niveau des sons et des mots ordinaires, comment doit-on se comporter selon Emmanuel Fournier avec la langue ? Sa réponse est radicale : « aller à la racine de la pensée et de la forme, il faut, dit-il, éventrer quelques phrases, s'enfoncer soi-même avec les verbes dans la chair même de nos inquiétudes. » Ceci me semble une bonne approche de l'entreprise presque pharaonique qu'Emmanuel Fournier a tenté de mener durant toute sa vie. Il l'a fait avec joie, plaisir – plaisir malin parfois – mais aussi avec souffrance et opiniâtreté. *Mer à faire*, c'est aussi *Mer à* sans cesse refaire. La tâche est au niveau de l'ambition, puisqu'il ne s'agit de rien moins que de fonder une nouvelle philosophie, radicalement neuve, par rapport à toutes celles dont nous avons héritées jusque-là.

En préambule je dois m'expliquer sur ma présence ici devant vous, ses éditeurs, sa famille, ses amis et complices. Qui suis-je moi, pour m'autoriser à parler de cet homme si singulier ? Je connais Emmanuel depuis plus de vingt ans. Notre rencontre correspond au moment où je soutenais une thèse intitulée *Essai de géographie humaine à partir de l'exemple des petites îles de*

*l'ouest français*. Faisant une large part à la géographie des représentations et de la sensibilité. Mais surtout pour moi, cette thèse devait être un moyen de dénoncer la géographie quantitative, en plein essor à l'époque, car utilisant les nouveaux outils informatiques mis à la disposition des chercheurs. N'hésitant pas à se vanter, les promoteurs de cette géographie quantitative souhaitaient ou avaient l'intention de mettre en pièces les chercheurs antérieurs. Mais, sans prendre garde aux dangers nouveaux qui les guettaient dans ce mouvement constant d'incitation à mouliner des données de plus en plus nombreuses en se dispensant de penser, à superposer des couches – comme ils disaient – d'informations de plus en plus nombreuses, en attendant de voir ce que cela produirait. Rien, bien entendu.

Au moment où j'ai rencontré Emmanuel, je me situais dans une position voisine de la sienne. Résister aux modes ambiantes, s'opposer à celles-ci, refuser la rupture radicale consistant à développer de nouveaux outils pour penser autrement. Tel qu'il me l'écrit dans une lettre datée de 2000 : « Comme les Ouessantines dont vous parlez si bien, qui tricotent toutes les mêmes chaussons, mais chacune à sa façon, je tricote moi aussi. Et ainsi, je contribue au travail collectif de l'île. » J'ai reçu cette lettre en même temps que le livre *L'infinif des pensées*, comprenant *Les Cahiers d'Ouessant*, collection Philosophie imaginaire, aux éditions de l'Éclat. Quelle audace également pour un éditeur de développer une collection *Philosophie imaginaire* !

À propos de ces années passées à Ouessant, je parlerai, en ce qui concerne Emmanuel, d'une démarche d'Indien en bord de mer. Des Indiens, il partage la légèreté et la discrétion. Laisser le moins possible de traces matérielles dans le paysage côtier, terre-mer. Se lever tôt, s'enfouir dans les

herbes, marcher sur les sentiers escarpés ou nager sans faire de bruit, notant dans sa tête les nuances les plus fines des changements de couleurs de l'eau, des herbes, de la lumière. Prendre chaque jour des itinéraires différents pour explorer chaque recoin de ce milieu, puis s'asseoir sur une roche, regarder, et repartir. En quelques années, il a exploré quasiment l'ensemble du pourtour de l'île, dans ses infinis détails.

Mais l'un n'exclut pas l'autre. Il peut aussi revenir plusieurs fois de suite sur un même itinéraire, pour se confronter à la décomposition croissante d'un lapin qu'il dessine sur son petit carnet toujours en poche. Ainsi s'établit un va-et-vient constant entre le paysage exploré et la pensée ouverte et respirante. « Qu'est-ce que la mer. Et par suite, qui sommes-nous ? Pourquoi la regardons-nous ? Pouvons-nous faire mieux que de la suivre de trace en trace ? Peut-être que la mer, qui se refuse maintenant, se laissera approcher ailleurs, pour peu que nous prenions soin de la laisser échapper. » Voilà ce qu'il écrit sur l'un de ses carnets d'Ouessant, en juillet 2007. Notons que tout est dans la dynamique : ne pas s'arrêter, penser en disant, penser en marchant.

Dans le même ordre d'idées, je m'attacherai maintenant à évoquer la voie infinitive : la voie, VOIE aussi bien que VOIX, jeu de mots qu'Emmanuel affectionnait. La voie infinitive, elle est au centre de la recherche linguistique et philosophique d'Emmanuel. Le mode infinitif, pour mettre à distance le monde qui nous entoure, pour se mettre à distance, pour supprimer l'objet. « Avec l'infinitif, la pensée n'en court que mieux », dit-il. « Je fais le tour des grèves pour inspecter les côtes et récupérer toutes les pensées qui s'y sont échouées. » C'est dans un emportement et dans un tumulte qu'on se trouve engagé, sans pouvoir s'arrêter. Ce qui n'exclut pas l'humour. Adressant à Yves et à moi une lettre accompagnant l'envoi de

*Philosophie infinitive* en 2014, il écrit : « Être en *péronant*, aller en *françoisant*, vivre en *yvant* ! ».

Pour lui, en plus de cela, l'infinitif permet d'aller jusqu'aux extrêmes, pour s'obliger à aller là où personne n'a jamais été, pour retrouver l'avant. Faire remonter les images d'origine de son être, celles du tout début de sa vie, celles que l'on est seul à pouvoir sonder. Faire remonter les souvenirs à travers l'enfance du dessin par exemple, voir se figurer quelque chose, de presque rien. Le vendredi 2 juillet, toujours dans ce carnet, il note « La mer est un bon motif pour qui veut dessiner quelque chose et se demander pourquoi. Non pas le paysage alentour ni les vagues qui déferlent sur le rivage, gonflées de promesses ou d'images de périls et de perdition. Mais la mer seule, sans ciel et sans terre, sans épaisseur et sans profondeur. Celle qui trace des lignes à sa propre surface, quelque chose plutôt que rien. Elle change sans cesse. Comment la suivre sans qu'elle nous égare ? Comment saisir quoi que ce soit dans ce changement et cette fluidité ? Pourquoi tracer tel trait plutôt que tel autre ? Comment faire qu'un dessin (la mer) soit quelque chose d'ouvert plutôt que rien ? ». Voilà ses interrogations. L'infinitif est un mode non personnel et non temporel qui ne démode pas. En cela il se rapproche de l'énoncé des premiers chœurs antiques qui ne comportent eux aussi aucune indication ni de temps ni de personne. Comme dans un chœur antique, Emmanuel peut faire alterner des phrases douces de réconciliation et d'unanimité, et des phrases de colère et d'agitation, au cours desquelles il déploie « la sarabande des mots. Je les fouette pour les exciter, puis le calme peut s'installer à nouveau. »

Un propos musical tenu en 2012 vient corroborer cette idée. « Mieux vaut, non des concertos très structurés, mais des pièces libres pour orchestre et un ou plusieurs verbes solistes, des études, préludes et fugues ou

messes, avec des mouvements rapides, et d'autres lents. » (*Philosophie infinitive*, juin 2012).

Au cours de la lente, difficile, magistrale et toujours inachevée écriture de la *Philosophie infinitive*, s'inscrit un petit livre rédigé à deux voix – Françoise Péron, Emmanuel Fournier –. Daté de 2015, il s'intitule *Se confier à l'île*. Autre version de l'expérience concrète de l'île, faite d'allers et retours réguliers pendant plusieurs dizaines d'années.

L'île y étant considérée comme l'espace mental de l'utopie consentie. C'est d'abord un acte libérateur qui permet à Emmanuel de progresser, de changer complètement de cap dans sa philosophie. Je relate ici une anecdote telle qu'Emmanuel me l'a confiée, mais c'est davantage qu'une anecdote. Emmanuel est à l'hôtel à Ouessant. En proie à des doutes incessants, essayant de retoucher les philosophies classiques, il décide un jour de brûler tous ses écrits. Chargé de ses manuscrits, il se rend à la pointe de *Cadoran*, au nord-est de l'île, pour accomplir l'acte symbolique et définitif. Il dispose sur un petit tertre, le tas de papiers qu'il commence à enflammer méthodiquement. Cependant, ironie du sort, et distance ironique d'Emmanuel qui relate les faits, il ne réussit pas à faire prendre le feu. Dépité, il retourne à l'hôtel avec ses manuscrits pour les brûler plus tard. Ce qu'il fera quelques jours après. Mais regrets : pour marquer cette rupture et donner toute sa force à sa pensée, il avait choisi un endroit symbolique, situé dans un paysage grandiose. Et cela a échoué !

Effectivement, aller dans l'île est toujours un acte de rupture. Ainsi mon mari Yves Péron, peintre classique dans sa première jeunesse, a subitement arrêté de peindre pendant une année, en 1967, pour entamer un nouveau cheminement à partir de l'observation scrupuleuse des trous d'eau de l'estran rocheux du pourtour de l'île d'Ouessant, pour s'en libérer

ensuite peu à peu et aboutir à une peinture nouvelle ni figurative ni abstraite. Ainsi, il a fait lui aussi sa révolution. Sa peinture étant depuis cette rupture, nourrie de la connaissance intime du paysage marin, tout comme Emmanuel avait cette même connaissance, on vient de le voir avec l'Indien. Une connaissance de l'île visuelle certes, mais surtout et d'abord une expérience corporelle, sensitive, olfactive, lumineuse, vivante, récurrente...

J'en arrive au petit livre *Se confier à l'île*, que l'on peut qualifier par cette phrase : une voix qui s'élève, une autre qui la reprend. Le projet que m'avait proposé Emmanuel était le suivant. D'abord se concerter sur le contenu de l'ouvrage que nous voulions écrire à deux, ce fut fait durant un premier été. Rédiger séparément pendant l'hiver les premiers chapitres, et ensuite se rencontrer à nouveau et commencer... Le second été je propose donc mon texte à Emmanuel qui m'avertit qu'il va partir de ce texte mais qu'il le coupera régulièrement et même un peu brutalement afin que nos deux voix se répondent. Puis il me le soumettra, je corrigerai si nécessaire et ainsi de suite. Ça fonctionne, l'entrelacs s'établit de mieux en mieux. Ce fut très agréable, stimulant et même piquant...

Pour finir, un petit livre est né sans prétention grâce auquel on a pu exprimer beaucoup de choses d'une façon simple qui complète le fond de la pensée de chacun, à la fois proche et distincte. Au cours des relectures, les deux voix se sont tissées, interpénétrées, à tel point qu'à un moment donné, nous ne savions plus qui avait écrit quoi. On se téléphonait, on revenait, on recommençait...

*Se confier à l'île* offre implicitement une métaphore de l'ÎLE, construite sur l'opposition de deux philosophies, la continentale et l'insulaire. L'ÎLE demeurant à travers les siècles l'espace mental privilégié des utopies consenties. C'est ainsi que nous sommes arrivés à quelque chose de léger, qui peut se lire de plusieurs manières. Une forme figurative sous

tendue par une philosophie nouvelle, légère, en pointillés pourrait-on dire, nourrie de nos longues années de fréquentation régulière de Ouessant.

Une phrase s'adapterait peut-être à la conclusion, tant de ce petit livre que du discours que j'ai essayé de tenir devant vous.

« Nous nous sentons ici, dans l'île, toujours en limite de la fragmentation du monde. En limite du monde tel que les hommes de la fin du Moyen-Âge se représentaient l'Atlantique, monde des ténèbres. En limite du grand dehors. C'est justement cette conscience quasi concrète du risque de sombrer – à tout moment – dans le vide éternel qui oblige ici à l'effort incessant de civilisation, à l'effort d'écriture, de fabrication du symbolique, pour faire advenir, en rempart aux forces aveugles qui se déploient sans interruption autour de l'ÎLE, le sens, le mot, la parole. »  
Donc un lieu extrême. Et comme il est extrême, – ICI – les humains ont encore davantage besoin d'un surcroît de culture et de symboles. D'où la richesse de cette société plurielle et vivante – celles d'hier et d'aujourd'hui alimentées et remodelées par les infinies visions de ceux qui viennent en permanence l'enrichir. Voici notre message.

Merci de votre attention.

Françoise Péron